

75 : Alger

Le courrier de Cassandre n°75 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 22.06.08 par les cafés-géo.

Arriver dans une ville que l'on a connue somptueuse et blanche, étalée en éventail sur ses collines, jouisseuse avec réserve sous le ciel bleu de juin et retrouver, dans le vent en tempête qui lève les poussières, une ville embrumée et resserrée autour d'elle-même entre deux explosions de kamikaze, une ville aux policiers omniprésents en ce matin de juin 2008, c'est revenir de plain-pied dans notre monde mondialisé par la plus triste des portes, celle du renfrognement, de la crainte et du soupçon, alors que l'on pensait s'en être évadé pour quelques jours. Puis, très vite, les jours suivants, l'impression va se modifier, s'affiner, en même temps que le ciel s'éclaircira et que la température montera à 30°. À l'inquiétude sous-jacente des policiers, geste vif pour cibler une voiture contrainte à l'arrêt, plus qu'à la gravité des passants, succède peu à peu une image plus conviviale, où affleure une gaieté intérieure malgré la pauvreté et l'attention constante aux prix.

Cette manière unique de vivre dans l'extériorisation, qui caractérise peu ou prou les pourtours de la Méditerranée à l'exception, il me semble, de la Grèce, de la Sardaigne et de la Catalogne, qui paraissent plus graves que leurs voisins, ne disparaît aucunement. Deux automobilistes s'invectivent (pourquoi tu me serres ? range-toi à droite ! t'as qu'à accélérer !) puis se séparent sur la route avec un geste vague de la main qui signifie « allons, tout cela n'en vaut pas la peine ». On se parle, on se cogne, on s'excuse d'un sourire en prenant par le bras celui que l'on vient de bousculer, on hurle le nom d'un copain à travers la rue, on s'esclaffe plus qu'on ne rit, on rend sonore le moindre bistrot en lampant sa boisson entre deux bouffées comme si l'alcool était encore en vente libre aux terrasses des cafés, bref, on s'exprime.

Dans quelques autres pays et quelques sociétés dites « froides », j'ai souvent eu l'impression que chacun « s'imprime », en enfouissant tout ce qu'il aurait à dire, en intériorisant ses émotions, en haïssant le mouvement qui déplace les lignes (...et jamais je ne pleure et jamais je ne ris...dit le poète), comme si c'était une condition du maintien de la dignité. Les peuples attachés par leur culture à respecter la règle, à ordonner leur monde et surtout celui des autres, à dissimuler les sentiments, me paraissent étranges, et leurs lois, qu'il faut respecter, le signe discret d'une oppression. Ne jamais s'éloigner de la norme, de la bienséance (bien séer, c'est rester confortablement assis sur ses certitudes), de la propreté méticuleuse, quel métier !

Exprimer, imprimer, joli contraste, à condition de ne pas oublier que déprimer n'est loin ni d'un verbe ni de l'autre, et qu'opprimer et réprimer peuvent très bien convenir aux deux. Mais pourquoi ai-je la sensation que l'oppression pisse-froid est plus intolérable que son versant débraillé ? Peut-être parce que les oppresseurs ne peuvent imposer leur loi qu'en paraissant sérieux, dignes, impavides, c'est-à-dire en se réprimant eux-mêmes avant d'opprimer les autres. Et c'est bien cet effet-là que me font dans les journaux du pays les tronches « respectables » des généraux qui mettent l'Algérie en coupe réglée. Jamais un sourire, toujours de la componction. La respectabilité s'appuyant sur l'hypocrisie, comme le vice sur le crime. Les colonels grecs, jadis, les généraux birmans aujourd'hui ou bien nombre d'officiers chinois, les défunts officiers de la junte franquiste font pour moi partie du même monde, celui de Pinochet. Imagine-t-on Pinochet en train de rigoler ? Dans le meilleur des cas, on dirait : « tiens, il se déboutonne ! ».

Car les boutonnés de la bienséance prétendent en outre représenter « la » morale ! Et faire la leçon aux braillards, aux négligés à la barbe pas fraîche, aux décolletées, à ceux qui cèdent à ce qu'ils appellent « le débridé populaire ». Cette sensation apparaît bien vite au détour des rues d'Alger, lorsqu'on aperçoit ou qu'on croise des barbous à calotte blanche, robe, socquettes blanches et sandales, l'œil réprobateur et cafard, disséminés dans la foule bon enfant.

La casbah est silencieuse, délabrée, quelques ruelles mises à part qui montent vers la citadelle et dont on a ménagé les marches interminables pour d'éventuels touristes, avec de place en place des espaces aménagés avec fleurs, bancs et zellijes sur les gravats d'une mesure abattue. Quelquefois même, de là, on aperçoit la mer, que l'on oublierait entre les façades des maisons rythmées par endroits de balcons ottomans, soutenus par de longues poutres brunes, subverticales, comme plantées dans le mur. Cette respiration est indubitablement le seul résultat du classement de la casbah au patrimoine mondial de l'Unesco, le reste de l'argent ayant été détourné, semble-t-il vers d'autres objectifs. Et soudain, à l'horizontale, une ruelle noire de monde, femmes voilées, échoppes et marchands ambulants mêlés, le kilo de fruits ou d'aubergines à 2 000 centimes de dinar, soit vingt centimes d'euro. Ce peuple-là est pauvre, si ses dirigeants sont riches de pétrole et de gaz. Pas de viande sur les étals, moins encore de poisson même si, vers midi, on peut sentir soudain dans une ruelle l'odeur d'une friture, celles d'un pain chaud ou de brochettes au cumin. La sortie par Bab el Jdid, la porte Neuve, est éblouissante de lumière, en face de l'ordonnance des bâtiments coloniaux, soigneusement alignés, avec leurs étages de balcons classiques à fer forgé, volets bleu clair et murs blancs. C'est vraiment une autre ville qui apparaît, datée d'une autre époque, habillée d'un autre style, le fameux style colonial français, transformé aujourd'hui par le linge au séchoir du balcon qui donne à cette architecture austère, finalement, l'allure multicolore et mobile d'une ville habitée. Cette impression se poursuit en marchant vers l'est jusqu'à la Grande Poste, à partir de laquelle on entre, toujours vers l'est et vers une autre colline, dans un autre quartier colonial, plus récent, qui grimpe vers le jardin d'essai (joli nom). Les Algérois de longue date, les pieds-noirs exilés reconnaîtront là les grandes césures du centre ville, casbah, première occupation française autour de l'ex-rue d'Isly, coupure verticale qui monte du port jusqu'au palais du gouvernement, aujourd'hui couronnée par la masse de l'hôtel Aurassi, puis deuxième extension française autour de l'ex-rue Michelet. Une autre césure apparaît : il suffit de compter dans la rue les femmes en cheveux : aucune à la casbah et sur ses marchés ; 10 % dans l'ex-rue d'Isly, 30% seulement autour des facultés. Si l'on sort de la casbah par la porte opposée, Bab et Oued, on entre dans le fouillis sympathique, déjà plus pauvre et moins monumental du temps de la colonisation, à la population plus modeste qu'à l'est de la ville. De très nombreux jeunes gens désœuvrés, quelques rares filles accompagnées, des hommes assis aux mini terrasses des bars à jus de fruit et coca cola. L'impression d'une inactivité mal vécue, comme démoralisée, alors que des forces vives se perçoivent derrière les regards neutres, pas du tout indifférents mais qui, apparemment, ne savent comment s'employer. On me dit : c'est l'effet de la paresse. Peut-être. Mais d'où vient cette paresse, si ce n'est du manque d'espérance ?

Retour d'une journée dans les ruines romaines de Tipasa, au bord de la Méditerranée, à l'ouest d'Alger, où se trouve, incongrue, une stèle dédiée à Albert Camus. Déjeuner de travail à propos de l'eau (quête et manque) avec des responsables d'organisations de développement algériennes. Projets, visite de l'ancien aqueduc qui conduisait l'eau des montagnes proches vers une autre ville, Cherchell, la capitale de la province romaine. L'eau dans l'Antiquité et aujourd'hui, beau thème de réflexion. Le Yémen, Rome, l'Iran et l'Asie centrale sont convoqués au banquet, en contrepoint des risques de guerre entre voisins pour l'eau, qui vont croissant dans la majeure partie des pays du monde aride. Évidemment, les chercheurs

n'évitent pas de mettre en valeur les inquiétudes qui naissent des conditions juridiques, organisationnelles et politiques de l'eau dans les pays de la Méditerranée et même au-delà, vers l'est et ce que l'Occident se plaît à appeler "l'arc de crise", nouvelle sorte de banane allant de la Mauritanie à l'Afghanistan.

Hors de ces manifestations professionnelles, une vraie chance, celle de passer une soirée impromptu dans la maison bien entretenue d'une famille algérienne. Soirée délicieuse, où affleure la nostalgie de ce qui aurait pu être, ne le fut pas, ne l'a jamais été et ne le sera peut-être jamais (sinon dans un temps très long) : la construction paisible d'un monde transméditerranéen. Cette famille a subi l'OAS et la peur, considérée comme FLN puisqu'algérienne. La voilà plus sage que bien des politiques et des ignorants, qui instrumentalisent par-delà les décennies le souvenir des horreurs du passé. La mémoire, ça va bien, encore faut-il qu'on n'en joue pas à l'excès. Ou alors nous nous mettrons à pleurer sur la brutalité des dragonnades, nous crierons "Remember Barthélémy" dès que nous porterons chaussure mal adaptée à la marche du monde moderne. Et nous nous enchaînerons par solidarité avec les esclaves romains et les guerriers vaincus par Assurbanipal. Cultiver l'acrimonie et utiliser la victimisation peut devenir une industrie rentable. Il ne s'agit aucunement d'oublier, mais plutôt d'éviter de dégainer plus vite que son ombre pour brandir les vestiges de l'innommable. Pourquoi ne pas recouvrir tout ce paquet de drames et de douleurs, comme le disait fort bien une jeune romancière algéroise, des fleurs nouvelles de l'imagination, le mâtiner de réel, enraciner l'horreur dans le concret pour élaborer une alchimie qui permette la construction d'un avenir qui ne ressasse pas indéfiniment le souvenir d'une injustice ? Quand, depuis la petite terrasse d'un appartement des hauts d'Alger, entre Hydra et Kouba, lentement envahie par la pénombre, lorsque les bruits s'apaisent, que le thé à la menthe est sucré à point et que le jasmin se met en fête, on se prend à imaginer ce que pourrait être le monde d'une humanité vraiment humaine. Mais l'humanité est-elle naturellement humaniste ? Malgré tout, même tremblante sur ses bases, la vie vaut une fois de plus d'être vécue.

Il faut cependant revenir au réel du moment, car la dureté des conditions oppose un démenti aux rêves d'harmonie. On sait que, pour prétendre mener un peuple vers le "bonheur", il faut être singulièrement épris de soi ou foncièrement malhonnête, souvent les deux à la fois. Néanmoins, tout peuple, toute société a besoin de politiques, capables de canaliser le mouvement naturel des familles, des groupes, des clans, des réseaux, des sociétés. Aujourd'hui, Alger laisse au visiteur une impression bizarre. D'un côté, tout paraît aller bien. Même le FMI le publie, c'est dire ! Il n'y a jamais eu autant d'argent dans le pays, la dette disparaît, les réserves de change prolifèrent, l'inflation est de même tonneau qu'en France, le chômage baisserait.

Ce que l'on entend du côté des jeunes Algériens sonne très différemment. "Pas d'espoir" résumant les avis convergents. La multiplication des harragas, ces désespérés qui préfèrent affronter la mer dans des barques plates plutôt que de rester vivre dans leur pays, est dans toutes les conversations : à la fois désolation et envie, hésitation entre mourir à petit feu et mourir d'une vague assassine. Il suffit de s'asseoir à une terrasse, au Bastion, à l'ex-Saint-Eugène, dans les hauts de Ben Aknoun. C'est la même plainte, bien que l'on soupçonne qu'elle soit, quelque part, un peu convenue. Ainsi, les étudiants de la Bouzareah sont à 80 % des étudiantes, preuve que les filles peuvent apprendre, disent les machos. Mais où sont les garçons ? Aux affaires, disent les mêmes machos : là où l'on peut gagner de l'argent, s'acheter une voiture, économiser pour un appartement, envisager le mariage. Il y a donc des affaires à faire ? Oui, plein. Pourquoi travailler dur si cela ne rapporte pas ? Pour le naïf qui

s'inquiète de voir trois étudiantes sur quatre cacher leurs cheveux sous un voile, les mêmes machos précisent qu'il y a voile et voile : l'islamique, encore très minoritaire, le coquet qui demeure une manière de pratiquer la pudeur (la litote est adorable). En tout cas, le haïk a complètement disparu, qui laissait juste aux femmes le droit d'user, il y a cinquante ans, d'un regard à peine filtrant.

Et voilà que, dans la douceur algéroise d'un mois de juin humide, on se prendrait à oublier, avec d'autres, que ce n'est pas parce qu'on dit qu'elles ne sont plus en lutte que les classes sociales ont disparu. Il suffit de faire des "transects", du nord au sud (de bas en haut) et d'est en ouest (le long des courbes de niveau), pour voir à quel point des quartiers aux limites nettes marquent le paysage urbain, huppés d'un côté, misérables de l'autre. La généralisation des rues goudronnées permet ces allers et retours et l'on peut côtoyer sans problème les nouveaux riches aux maisons encloses dans des barbelés, et la masse croissante des pauvres, divagant dans les rues entre les tours. Les barbelés, oui, les barbelés omniprésents sur les murs dans les quartiers riches. Il disent tant de choses dans un paysage urbain qu'on est tenté de les surinterpréter. Il est vrai cependant que lorsqu'on a eu le déplaisir de longer ceux du rideau de fer, avant 1989, et de survoler ceux des murs de la honte qui se multiplient ailleurs depuis quelques années, on peut avoir des raisons d'être inquiet.

Il suffit simplement d'ouvrir les yeux et les oreilles. Certes, on aperçoit un peuple sympathique en diable, avide de plaisirs simples et d'idées fortes, qui se sait en proie d'une part à des gouvernants sans grand scrupule, d'autre part à des islamistes rugueux, qui finiront par gagner la partie contre le monde laïc, comme peut-être en Syrie et en Turquie, pour le plus grand bonheur (passager, il faut l'espérer) des religieux obtus qui voudraient gouverner le monde. On pense aux évangélistes étatsuniens, aux islamistes, aux orthodoxes russes, aux hindouistes bornés et à tous les intégristes obtus, y compris certains juifs partout dans le monde. Ceci, pour le plus grand dommage des pays laïcs (en réduction ?) qui avaient cru donner la liberté à chacun en la proclamant accessible à tous. Le week-end algérien, traditionnellement débonnaire, familial, loin des soucis, a pris des airs islamistes. Non pas parce que, contrairement à ses promesses, le président Bouteflika a été contraint, par le rapport de forces, de le laisser au jeudi soir et au vendredi. Mais en raison de la multiplication de petits signes, en plus de l'interdiction de la vente d'alcool dans les lieux publics, bière comprise. Les programmes de la seule chaîne de télévision d'État (il n'y en a pas de privées) sont désormais interrompus brusquement, sans ménagement, lorsque arrive l'heure de la prière, fixée cinq fois par jour par les responsables religieux. Le vendredi on peut entendre pendant presque deux heures d'affilée les hauts parleurs de muezzin distiller une parole lancinante et enregistrée, que n'écoutaient guère ceux qui mangeaient du poisson à la plage, celles qui plongeaient dans l'eau tiède de la Méditerranée un pied furtif, sans esprit de compétition avec les jeunes hommes minces et nus (en caleçon cependant, mais Gide se serait exclamé) qui sautaient en brailant dans les vaguelettes d'une journée d'été. Mais si ces hommes-là et ces femmes-là demeurent insensibles aux hurlements modulés des lecteurs de Coran, peut-on en dire autant des banlieues algéroises où règne la pauvreté, la débrouille, la promiscuité, le chômage et l'inquiétude du lendemain ? Les craintes des intellectuels sont affligeantes : ceux que j'ai rencontrés ne voient pas, à terme, les généraux corrompus tenter de ralentir l'emprise croissante des barbus, tant qu'elle ne mettra pas en cause la source de leurs prévarications. Ils manifestent discrètement assez de mépris pour nos dirigeants actuels, qu'ils estiment incapables de régler les rapports de la France avec tout ce qui vient de son sud. Le premier ministre français est venu parler de nucléaire, de pétrole et de gaz le 20 juin, realpolitik oblige. Mais l'amertume grandissante née de la grande amitié que le président français déclare éprouver pour Israël pourrait susciter à terme des réactions populaires

incontrôlables, surtout s'il était avéré que le rapprochement avec Tel Aviv serait destiné en fait à favoriser un grand coup porté à l'Iran, chiite certes, mais malgré tout islamique. Ce serait dommage, car le ciel brille de milliers d'éclairages publics sur l'amphithéâtre tranquille qu'est la ville en ce milieu de nuit, alors qu'on regarde la mer dans la brise, appuyé à la balustrade qui domine le port, le dos tourné à la circulation et aux éventuels spadassins...

Un grand bonsoir d'Alger.

Cassandra